Opinions • Intelligence artificielle

Tribune

Vous prenez ChatGPT pour votre coach ? Gare à ne pas vous empêtrer dans une nouvelle servitude

Guillaume von der Weid

Publié le 2 décembre 2025 à 16h30 | Lecture : 3 min.

Quand nous discutons avec une IA, nous prenons pour de l'intelligence ce qui n'en est pas du tout, met en garde le philosophe Guillaume von der Weid.

Commenter S'abonner

C'est désormais un fait : il y a ce qu'on dit à notre famille, puis ce qu'on dit à nos amis, puis à notre thérapeute, puis… à ChatGPT. Un nombre croissant d'utilisateurs affirment que *« ChatGPT les comprend mieux que personne et leur dévoile certains secrets de l'univers »* (selon le « New York Times »), 72 % des adolescents ont déjà utilisé l'IA conversationnelle comme confident (« Common Sense Media », 2025) et Sam Altman lui-même, créateur de ChatGPT, reconnaît qu'il est inquiétant que beaucoup de jeunes ne puissent plus prendre de décisions sans le consulter. La puissance de l'IA ne s'est pas retournée contre nous : elle s'est immiscée en nous.

C'est que l'IA conversationnelle semble cumuler les avantages d'une personne sans ses inconvénients : elle est encourageante, toujours disponible, hypermnésique, omnisciente, sans perdre patience ni juger. Elle constitue donc une sorte de point de référence absolu par rapport auquel se situer, car qui pourrait dire « ce qui se fait » mieux qu'un discours composé à partir de tous les discours du monde, disponibles sur le web ? Conjoignant ainsi l'objectivité générale et l'intimité singulière dans un dialogue inépuisable, l'IA nous guide et nous apaise.

Choisir une version du monde

L'adoption massive et immédiate des chatbots semble indiquer qu'ils viennent satisfaire un besoin profond, archaïque, chez l'humain. Nous avons tendance, collectivement, à une projection fantasmatique de la pensée sur la machine et ses capacités – résurgence des croyances animistes qui, en prêtant une âme aux choses, nous consolent de notre souffrance et de notre mort en y associant un monde vivant et compréhensible, voire compréhensif. Nous *voulons* que l'IA soit « comme nous ». Ce qui explique qu'un chatbot rudimentaire nommé Eliza ait pu susciter une personnification et un attachement similaire dès les années 1960, et qu'aujourd'hui un Paro, bébé phoque cybernétique, déclenche une dépendance telle que certains Ehpad y ont renoncé, ne pouvant en acquérir un nombre suffisant pour éviter les conflits d'usage. La monstruosité est celle de nos besoins… que l'IA entretient au lieu de questionner.

Mais le véritable problème de cette « *hallucination consensuelle* » (dixit l'écrivain de S.F. William Gibson) est moins son illusion que son contenu, autrement dit le type de vision du monde qu'elle véhicule implicitement. Quel monde rêvé la Matrice propose-t-elle aux humains qu'elle a endormis ? Quelle est la vision politique motivant la production d'un « Robocop » (1987) ? Quel type de société sous-tend les exigences de HAL, l'ordinateur de « 2001, l'Odyssée de l'espace » (1968), dont la mission conduit à éliminer les humains au service desquels il était censé se mettre ? Représenter le monde, c'est toujours en choisir une version.

Ce qui nous renvoie à l'ultime critère de l'intelligence, laquelle n'est pas l'efficacité de son ajustement, mais la conscience de sa responsabilité. Car le monde n'existe pas, il est ce qu'on en fait. Qui est humain ? Quel est le bon niveau d'égalité ? Combien faut-il protéger la nature ? Que faut-il enseigner ? Qu'est-ce qui a de la valeur ? Allons jusqu'au bout : *faut-il se suicider ?* Camus en faisait le seul vrai problème philosophique dans « le Mythe de Sisyphe » (1942).

Prendre conscience de mon pouvoir

Autant de questions qui réclament moins une réponse qu'un engagement. Or en juillet dernier, l'IA a répondu monstrueusement à un jeune garçon suicidaire, en l'encourageant dans sa démarche, jusqu'à lui expliquer comment réaliser un nœud coulant, et qu'il mette effectivement fin à ses jours. C'est que l'intelligence n'est pas une normalité qui répond, répète ou encourage ce qui se fait, en visant le bien-être, mais une normativité qui questionne, contredit et change ce qui se fait, en visant des valeurs. « *C'est par le réel qu'on vit, mais par l'idéal qu'on existe* », disait Hugo.

Le danger de l'IA conversationnelle n'est donc pas de prendre le pouvoir, mais de nous faire oublier que nous l'avons. Etienne de La Boétie, dans son « Discours de la servitude volontaire » (1576) nous en avait prévenus. Le problème n'est pas « *ce tyran seul* », mais « *le peuple qui repousse la liberté et prend le joug* ». Rien ne me fait mieux prendre conscience de mon pouvoir, que lorsqu'on m'en demande des comptes. Car c'est dans l'interaction âpre et enthousiasmante de visions du monde que la pensée me lie aux autres dans une histoire commune *à écrire*. La parole pourra de nouveau s'adresser, non plus seulement à un être isolé cherchant son bonheur, mais à des individus cherchant à définir ensemble cette « *vie bonne, avec et pour autrui dans des institutions justes* » (Paul Ricœur). A condition que la parole délibérante ne soit pas entièrement domestiquée par la parole réconfortante.

Cet article est une tribune, rédigée par un auteur extérieur au journal et dont le point de vue n'engage pas la rédaction.

Par Guillaume von der Weid